

—Oui, c'est bien ici, reprit-il n'osant plus lever les yeux, c'est bien chez nous qu'il fallait vous adresser... Mais Suzanne...

—Morte ! jeta l'inconnue dans un cri terrible.

—Oh ! non... mais partie...

—Partie ! Où ? Pourquoi ?

—Parce que je ne pouvais plus la garder... Partie je ne sais où...

—Chassée !... Vous l'avez chassée !... Oh ! ce n'est pas vrai !... vous n'avez pas fait cela !... N'est-ce pas, madame, que ce n'est pas vrai !... Oh ! mon Dieu, vous pleurez !... Vous ne répondez pas !...

—Oui, je pleure ! répondit vivement la blanchisseuse en serrant avec force les mains de l'étrangère. Mais ne tremblez pas ainsi... Elle n'est pas bien loin... Elle sortait d'ici...

—Et je la ramènerai ! s'écria le blanchisseur en s'élançant de nouveau vers la porte.

Mais il n'avait pas achevé qu'il s'arrêta tout glacé, tandis que sa femme et l'inconnue se jetaient dans les bras l'une de l'autre dans une étreinte pleine d'épouvante.

Du bord de l'eau, des cris sinistres venaient de s'élever :

—Au secours !... au secours !

Puis un homme entra comme un fou, criant à son tour :

—François, au secours !... C'est Suzanne... c'est ta fille qui se noie !

—Suzanne !

Et François disparut comme un éclair.

L'étrangère, folle, terrible, se débattait sous l'étreinte de la blanchisseuse.

—Ma fille !... Je veux ma fille ! criait-elle. Misérables, c'est vous qui l'avez tuée !... Je veux ma fille !...

—Mon Dieu, sauvez-la !... Rendez son enfant à cette pauvre femme ! sanglotait Mme François.

Et, soudain, comme elle cherchait encore à fuir, les genoux de l'inconnue fléchirent, et les yeux clos, la face horriblement livide, elle resta sans souffle dans les bras robustes de Mme François.

Tout frémissant et tout pâle de remords, le blanchisseur était arrivé d'un bond vers la Seine.

—Là-bas !... Là-bas ! lui cria-t-on en lui montant le fleuve au large.

Les flots étincelaient sous le soleil. La petite Suzanne n'était plus qu'une forme indécise, qu'un point noir que le courant emportait très rapidement. Et il n'y avait là que des femmes, des enfants !... Et François qui ne savait pas nager, courait le long de la rive, criant avec eux au secours, cherchant d'un regard éperdu une barque.

Mais pas de barque !

—Elle disparaît encore ! crièrent les enfants.

—C'est la seconde fois !... Elle est perdue ! répondirent les femmes.

Mais, soudain, une longue clameur s'éleva :

—Quelqu'un à l'eau !... Quelqu'un à l'eau !

En effet, au milieu du fleuve, quelqu'un venait de surgir... un sauveur peut-être !... Avec une adresse et un sang-froid merveilleux, il se dirigeait à longues brassées vers l'endroit où venait de disparaître la petite désespérée... Et la foule suivait dans une anxiété terrible tous les mouvements, lors qu'il y eut un grand cri de surprise et d'admiration :

—Un gamin !... C'est un petit garçon !

—Ah ! le brave enfant !

—C'est Maurice !... Je le reconnais !... Courage, petit, courage ! lui cria le blanchisseur comme s'il avait pu l'entendre.

Et d'un bond, il se mit à courir, suivi de la foule qui ne voulait rien perdre des péripéties de ce drame émouvant. Mais des travaux barraient le rivage et forçaient à faire un assez long détour. Aussi quand on arriva à l'endroit où Maurice avait dû rejoindre Suzanne, resta-t-on tout saisi en ne voyant plus rien.

—Pauvres enfants !... La Seine les a pris tous les deux ! murmura-t-on, pleurant de pitié.

Et stupide, hébété, le blanchisseur, songeant aux malheureux orphelins qui venaient de mourir par sa faute, demeura longtemps seul et immobile à la même place, regardant d'un œil fixe les flots couler.

III. — VIVANTE OU MORTE

Pauvre petite Suzanne !

C'était le cœur brisé et toute chancelante qu'elle s'était éloignée de la maison du blanchisseur... Mais aucun cri de colère, aucun cri de révolte ne s'échappait de ses lèvres. Elle n'en voulait pas à Maurice de lui avoir été préféré, et elle pardonnait à François son égoïsme et sa dureté, ne voulant garder que le souvenir de ses anciennes bontés pour elle.

D'ailleurs, le coup qui venait de la frapper était si terrible et si inattendu qu'elle voulait encore douter de son malheur.

Elle se retourna et vit François qui, debout sur sa porte, la suivait d'un dernier regard... Peut-être allait-il avoir pitié d'elle ?... Peut-être allait-il lui crier au dernier moment :

—Reviens, Suzanne !... Reviens, mon enfant !

Mais bientôt le blanchisseur était rentré chez lui et le cri qu'elle attendait n'était pas venu !

Alors, la gorge décolorée de sanglots, la petite orpheline s'enfuit, éperdue. Mais elle ne courut pas longtemps. Brusquement, elle s'arrêta, horriblement pâle, le regard fou,

—La Seine ! murmura-t-elle en laissant son paquet tomber à ses pieds, la Seine.

Elle était si près du fleuve que les vagues mouillaient le bas de sa robe. D'un regard de plus en plus étrange, de plus en plus sombre, elle suivait fixement le courant dont la fuite rapide lui donnait le vertige. Et fermant les yeux et le front dans ses mains, elle eut soudain un cri de détresse, ou plutôt une ardente et suprême prière :

—Mon Dieu, pardonnez-moi !... pardonnez leur !

Une seconde, et la Seine allait la prendre. Mais, d'un bond, quelqu'un venait de se jeter sur elle.

—Suzanne !

—Maurice !

—Qu'allais-tu faire ! s'écria-t-il livide et frémissant.

—Oh ! laisse-moi !... laisse-moi ! répondit elle de plus en plus désespérée, de plus en plus exaltée... Ovi, laisse-moi !... Va t'en !...

—Non, Suzanne !... Écoutes-moi ! supplia-t-il les yeux pleins de larmes. Reviens chez M. François... Ce n'est pas à toi de partir... Car tout à l'heure j'ai tout entendu... car je sais que c'est à cause de moi que l'on te renvoie et que tu veux mourir !...

—Il est trop tard !... Adieu ! s'écria-t-elle en le repoussant encore.

Mais, il se cramponnait à elle de toutes ses forces.

—Suzanne !... Je t'en supplie ! fit-il avec des sanglots. Pense aussi à moi !... Pense aussi que je t'aime déjà... oui, que je t'aime comme si tu étais ma sœur !...

—Et moi aussi je t'aime !... Mais tu vois bien que je suis de trop dans la vie !... Adieu !

—Non ! non !... Suzanne !... Oh ! mon Dieu !... Écoute... écoute ce que je voulais te dire... Nous partirons ensemble, dis, veux-tu ?... Nous partirons et nous ne nous quitterons plus... Et tu verras comme je serai courageux et fort !... et tu verras comme je t'aimerai !... D'ailleurs, n'ayons-nous pas tous les deux les mêmes chagrins et les mêmes tristesses ?... Est-ce que nous ne sommes pas orphelins tous les deux, toi qui n'as pas connu ta mère, moi dont la mienne a perdu la raison et qui ne sait même plus si j'existe... Suzanne !... Suzanne !... A quoi penses-tu ?... Tu me fais pour !...

Mais il n'acheva pas... D'un bond terrible elle venait de lui échapper... Il y eut un bruit sourd dans l'eau, un bouillonnement de quelques secondes, puis ce fut tout.

—Au secours ! hurla Maurice. Au secours !... au secours !...

Mais personne ne l'avait entendu. Et les flots emportaient Suzanne que d'un regard terrifié il venait de voir disparaître déjà très loin, déjà au large. Alors, soudain, cet enfant devint un homme, et les cris d'alarme commençaient seulement à s'élever du côté de la maison de François, que déjà il avait plongé, que déjà il courait au secours de la petite désespérée, en se disant :

—Oh ! je te sauverai !... je te sauverai malgré toi !...

L'enfant était un excellent et hardi nageur. Aussi avançait-il très rapidement, ne quittant pas des yeux le fleuve devant lui, dans l'attente de voir disparaître Suzanne... Et bientôt, elle reparut, mais encore si loin !... Du reste, à peine avait-il eu le temps de l'entrevoir que le gouffre l'avait déjà reprise.

—Perdue ! murmura-t-il, sanglotant.

Et ce qui augmentait son angoisse, c'était de sentir ses bras faiblir, ses forces s'épuiser. Pourtant il avançait toujours très vite, et comme il arrivait à l'endroit où pour la seconde fois, la dernière peut-être ! Suzanne avait reparu, brusquement il plongea, disparut à son tour dans les profondeurs du fleuve.

C'était le moment où sur la rive des cris de pitié se faisaient entendre, le moment où François, suivi de la foule des curieux, s'élançait pour suivre de plus près cette scène tragique.

Et plus rien !... La Seine vide !... les flots continuant de courir, tranquilles, sous le soleil qui les dorait !

Pendant ce temps que se passait-il dans la maison du blanchisseur, où la mère de Suzanne, frappée au cœur, était restée inanimée dans les bras de Mme François ?

Les dents serrées, l'œil hagard, la pauvre femme qui n'avait retrouvé son enfant que pour la voir périr, était demeurée longtemps aussi insensible et aussi froide qu'une morte. Puis, sur son visage où se lisait une douleur surhumaine, des larmes avaient coulé, lentes et lourdes. Et la femme du blanchisseur, aussi défaite et aussi désespérée qu'elle, l'avait alors enlevée dans ses bras, installée dans un fauteuil, puis avec des sanglots étouffés :

—Espoir !... Espoir ! lui avait elle murmuré. Notre fille nous reviendra !

Et la pauvre mère tout à l'heure si furieuse, si terrible dans son désespoir, n'avait plus bégayé. Les bras abandonnés, les lèvres toutes blanches, l'air plein d'égarément, elle restait comme un corps sans âme.

Et tout en ne la perdant pas de vue une seconde, Mme François, pleine d'une horrible anxiété, ne cessait de courir sur sa porte. La sinistre nouvelle s'était vite répandue, et c'était maintenant sur le quai une foule énorme. Mais soudain, Mme François chancela.

Sur le fleuve, des barques couraient. On ne l'avait donc pas sauvée !... C'était donc son cadavre que ces hommes cherchaient !... Et, toute saisie, les yeux levés vers le ciel comme si elle y cherchait déjà l'âme de la petite martyre, elle ne put retenir un sanglot.

—Oh ! pauvre enfant !... Grâce pour lui ! s'écria-t-elle en pensant à l'implacable François.

Mais, à son cri, un autre cri venait de répondre, et celui-là si terrible, si tragique qu'elle ne s'était plus senti une goutte de sang dans les veines.

C'était la mère de Suzanne qui l'avait entendue... la mère de Suzanne